

Les Cahiers des Dix, numéro trente-deux. Montréal, 1967, 296 p., front., index. Les Dix, c.p. 942, Station Place d'Armes, Montréal. \$5.25 franco aux souscripteurs.

André Beaulieu

Volume 22, Number 4, mars 1969

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/302839ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/302839ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beaulieu, A. (1969). Review of [*Les Cahiers des Dix*, numéro trente-deux. Montréal, 1967, 296 p., front., index. Les Dix, c.p. 942, Station Place d'Armes, Montréal. \$5.25 franco aux souscripteurs.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 22(4), 647–650. <https://doi.org/10.7202/302839ar>

Les Cahiers des Dix, numéro trente-deux. Montréal, 1967, 296 p., front., index. Les Dix, c.p. 942, Station Place d'Armes, Montréal. \$5.25 franco aux souscripteurs.

C'est une fidélité de trente-deux ans bien sonnés qu'il faut d'abord reconnaître en ouvrant ce recueil d'études historiques présenté sous l'égide des Dix. Inspiré depuis toujours, c'est-à-dire depuis 1935, par Gérard Malchelosse, son fondateur et secrétaire perpétuel, ce groupe, loin de s'enliser, loin de ressentir les rhumatismes et de présenter les rides qu'encourt tout mouvement de cet âge, donne, au contraire, depuis quatre ou cinq ans, tous les signes du renouveau, de la vigueur et de la maturité: à une équipe nouvelle de nouveaux horizons et un nouvel esprit. De toute évidence le contenu des *Cahiers*, d'année en année, s'affermi, gagne en ouverture, non bien sûr, par les sujets qu'on y traite, mais par l'esprit et la méthodologie qui les animent. Toujours canadien et québécois le contenu des *Cahiers* fait peu à peu, nous semble-t-il, éclater les frontières de la seule histoire régionale.

Quel est donc le contenu de ce trente-deuxième *Cahier*? Il nous livre à la fois du nouveau — l'article de Jacques Rousseau — et du définitif — les études de Luc Lacourcière et de Philippe Sylvain; il nous offre, en outre, quelques percées en terres insuffisamment défrichées — les textes de Jean-Charles Bonenfant, de Raymond Douville, d'Armand Yon; il nous apporte, enfin, sur des sujets déjà exploités tantôt une confirmation — l'article de Séraphin Marion — tantôt des perspectives ou encore un nouvel éclairage — les textes de Louis-Philippe Audet et de Robert-Lionel Séguin.

Du nouveau avons-nous dit ! Parfaitement du nouveau avec l'étude de Jacques Rousseau sur l'histoire et la géographie de la "Gastronomie québécoise". Une fois établies les distinctions linguistiques entre gastronomie, art culinaire et alimentation,

l'auteur, avec la rigueur du scientifique qu'il est, énonce les divers champs d'enquête qu'une telle étude devrait nécessairement recouvrir. Puis, un bref rappel de l'évolution de la gastronomie depuis la préhistoire nous amène aux foyers humains déterminants (esquimau, le chasseur algique de la forêt boréale et l'agriculteur huro-iroquois), ainsi qu'aux grandes étapes du peuplement du Canada. Pour l'histoire de la gastronomie, il n'est pas indifférent que le conquérant fut anglais ou français, espagnol ou allemand. La cuisine comme la vie, rappelle Jacques Rousseau, "ne se fige pas en un moule immuable", mais elle s'assimile les habitudes et les usages des divers éléments qui composent une population à tel point que tracer l'histoire de la gastronomie du Canada français "c'est tracer à grands traits l'histoire d'un peuple".

Dans un texte marqué du sceau du définitif, avons-nous dit, Luc Lacourcière fait le procès de l'abbé Henri-Raymond Casgrain. Jamais coup de butoir n'a été aussi justement appliqué aux élucubrations égocentriques de l'historien du mouvement littéraire de 1860 depuis l'algarade de Réjean Robidoux dans le tome premier des *Archives des lettres canadiennes*. L'auteur détruit une autre légende "canadienne" habilement orchestrée dans les *Souvenances* de ce mentor des lettres québécoises. Casgrain y soutient que la composition des *Anciens Canadiens* aurait été entreprise sous le coup d'une impulsion subite après la lecture d'une épigraphe placée en tête du recueil des *Soirées canadiennes*. C'est en lisant le mot de Charles Nodier, "hâtons-nous de raconter les délicieuses histoires du peuple, avant qu'il ne les ait oubliées", que De Gaspé aurait décidé de sa mission de conteur. De plus, Casgrain aurait tout bonnement, par la suite, découvert puis lancé Philippe-Aubert de Gaspé dans la vie littéraire étant, semble-t-il, le seul à avoir reconnu une œuvre appelée à un grand avenir.

Avec une rigueur qui ne laisse place aucune cette fois à l'imagination, Luc Lacourcière reconstitue, pièce par pièce, le dossier de la publication des *Anciens Canadiens*. L'idée de la composition de cet ouvrage n'a jamais été le fruit d'une inspiration soudaine et brûlante puisque De Gaspé s'était à maintes reprises, avant 1861, confié de ses projets d'écrivain, notamment à Joseph-Charles Taché. Par ailleurs, Casgrain n'a pas plus découvert le talent de De Gaspé qu'il n'a lancé son œuvre. D'une part, lorsque le jeune abbé rencontre De Gaspé le 3 janvier 1863 ce dernier lui présente, en effet, son manuscrit, mais il faut se rappeler qu'alors deux chapitres ont déjà paru dans les *Soirées*

canadiennes au cours de 1862 et, d'autre part, Casgrain, lors de cette rencontre, agit à titre de délégué officieux des éditeurs-propriétaires du *Foyer canadien*. Il n'est pas le grand écrivain, penché sur sa table de travail, que l'on "arrache à (ses) pensées" et qui, dans un geste de courtoisie et d'affabilité, reçoit à l'improviste le vieux bonhomme qu'était alors De Gaspé.

Au crédit de Gasgrain l'historien note des corrections heureuses, la négociation du contrat d'édition du livre, la revision des épreuves ainsi que la confiance en soi qu'il sût inspirer au vieillard. "Services appréciables, écrit Lacourcière, mais services trop maigres pour mériter le titre d'Aristarque, de chef de file, de parrain, de maître, de père ou de Jupiter enfantant Minerve (p. 254)."

Au compte du définitif une place à part revient également au texte de Philippe Sylvain sur les circonstances de la fondation du *Courrier du Canada*. Personne encore n'avait pu établir avec certitude le fait que le *Courrier* fut une "fondation cléricale due à l'initiative de l'administrateur du diocèse de Québec, Mgr Charles-François Baillargeon". Personne non plus n'avait démontré à quel point la création de ce journal correspondait à un effort désespéré des ultramontains afin de lutter avantageusement contre une presse radicale toujours acerbe et virulente en 1857.

L'étude rend désormais caduques les versions formulées jadis par Narcisse-Eutrope Dionne, rédacteur du *Courrier* de 1880 à 1884, dans le numéro du vingt-cinquième anniversaire du journal (1er février 1882), pour qui le *Courrier* fut tout entier l'œuvre du maire de Québec, J.-T. Brousseau, de même que celle de Robert Rumilly qui, dans son *Histoire de la province de Québec*, en attribue la paternité à Hector Langevin.

On lira, en outre, avec intérêt le texte de Jean-Charles Bonenfant qui traduit les pressentiments et les analyses du déroulement du projet de Confédération à travers la correspondance du consul français à Québec, Abel-Frédéric Gauthier. Le sujet abordé fournit, assure l'auteur, un excellent champ de recherche pour qui voudrait s'y commettre. De même, un autre appel à un jeune historien est lancé par Raymond Douville, qui espère que l'on poussera plus loin son travail sur les origines de la seigneurie de Saint-Charles-des-Roches (aujourd'hui les Grondines). Pour sa part, l'abbé Armand Yon est littéralement parti en "quête de ses aïeux" les Belle. Non dépourvu de qualités didactiques pour l'apprenti généalogiste l'article offre le piquant du récit de

voyage. Les assertions véhémentes de l'orangiste Leslie H. Saunders sur le rôle séculaire d'ennemie de l'autorité civile joué par l'Eglise catholique servent de point de départ à Séraphin Marion. Ce dernier n'a pas peine à établir les preuves du "loyalisme intégral" de l'épiscopat québécois à l'endroit de la Couronne britannique. Marion examine le rôle du clergé au cours des moments de danger ou de crise que furent les événements de 1775, de 1812, de 1837-38, de 1867, de 1916-18, de 1939 et demande des preuves en particulier aux historiens de langue anglaise. Enfin, pendant que Robert-Lionel Séguin apporte quelques documents inédits sur Mère d'Youville, Louis-Philippe Audet brosse le tableau de la participation et du rôle de la province de Québec à l'Exposition internationale de Paris en 1878. Puisque l'exhibit fut concentré strictement sur l'illustration des structures et des particularités de notre système d'enseignement, il revient à "l'énergique éducateur" Urgel-Eugène Archambault, commissaire délégué, d'en expliquer et d'en défendre les modalités. Les délégués québécois revinrent comblés de médailles, nous apprend Audet. La France honorait-elle, toutefois, notre seule réussite pédagogique ou ne saluait-elle pas, amicalement, des cousins que l'on n'a pas vus depuis quelque temps ? Caractère officiel et articles flatteurs et étonnés des journaux parisiens nous laissent croire à une indulgence sinon calculée du moins inconsciente.

Somme toute neuf articles de portée diverse dont la lecture, presque toujours aisée, offre tantôt simple confirmation tantôt approfondissement réel.

Rappelons qu'au cours de 1967 le groupe des Dix perdait deux de ses membres les plus connus (Léo-Paul Desrosiers et Léon Trépanier) à qui Gérard Malchelosse, éditeur délégué de ce trente-deuxième *Cahier*, rend un hommage ému mais sobre.

Université Laval
Québec

ANDRÉ BEAULIEU